

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 24

Artikel: Le secret d'Hortense : (5)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178082>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

fondes qu'elle a acquises sur les bancs de nos écoles.

Une section de cinq membres sera immédiatement dirigée sur la Sonora pour y récolter l'or nécessaire à la création et à l'entretien des écoles dont va se couvrir le sol de la nouvelle république du Mexique et sur l'emplacement de Puebla disparu, on verra s'élever majestueusement la cathédrale de New-Lausanne.

Nous ne pouvons que souhaiter à nos hardis explorateurs une heureuse traversée. Nous ne leur ferons qu'une seule recommandation : c'est de se faire revacciner.

Demain dimanche, à 2 heures, aura lieu à la cathédrale de Lausanne, la distribution des prix aux élèves des écoles primaires de la commune. Cette solennité sera suivie d'une promenade en ville et d'une collation offerte à notre jeunesse studieuse, sur la place de Montbenon.

Nous espérons qu'un grand nombre de personnes voudront témoigner, par leur présence à cette fête, de l'intérêt qu'elles portent à la prospérité de nos écoles.

Les chapeaux de paille d'Italie, qui sont l'objet de la convoitise du monde élégant, donnent lieu en Toscane à un mouvement industriel dont les documents officiels évaluent le chiffre à une valeur de près de 11 millions de francs.

Le sol toscan est le seul en Italie qui puisse produire de la paille d'une finesse suffisante pour les chapeaux, et, en Toscane même, les environs de Florence sont la seule localité qui produise cette matière d'une qualité supérieure.

Cette paille provient d'un blé d'une qualité particulière dont les tiges ne s'élèvent jamais à plus de 35 à 40 centimètres environ au-dessus du sol, et dont les grains, assez peu nombreux, servent uniquement à la reproduction de la plante. Toute femme du peuple est tresseuse de paille dans ce pays, et souvent les plus beaux chapeaux, les plus fins, ceux d'un tissu le plus régulier sont sur la tête des paysannes qui les ont faits elles-mêmes et qui ne céderaient leur ouvrage à aucun prix.

Le cousage du chapeau est une opération fort difficile et fort longue après celle de la tresse. Il faut, en effet, que le chapeau semble fabriqué d'une seule pièce, et cela demande un soin, une patience, une habileté infinis.

On fabrique par an, à Florence, près de 530,000 chapeaux de paille. Certaines localités, Emboli, par exemple, emploient à ces travaux 4000 ouvriers ; Sexte, près de 2000 ouvriers.

Dessication des fleurs et conservation de leur couleur naturelle.

Nous empruntons au *Moniteur industriel* les ren-

seignements qui suivent sur un procédé qui peut être considéré comme une branche d'industrie très productive et être d'un utile secours aux amateurs d'histoire naturelle.

Pour conserver des fleurs séchées avec leurs couleurs naturelles, il faut se procurer tout d'abord une caisse avec un couvercle à coulisse. On en enlève le fond et on la munit immédiatement, au-dessous du couvercle, d'une toile métallique de moyenne finesse. L'on se procure ensuite du sable, environ autant que la caisse peut en contenir ; on le tamise pour le débarrasser de toute espèce de poussière ; on le lave, et lorsqu'il est sec, on le verse dans un chaudron ; ici, on le chauffe, et, en le remuant constamment, on y dissout une demi-livre de stéarine sur environ cent livres de sable. Il faut veiller à ce que le mélange soit bien uniforme dans toute la masse.

On renverse la caisse, le couvercle en bas ; l'on verse sur le tissu métallique, sur environ un pouce d'épaisseur, le sable préparé ; l'on y pose ensuite avec précaution les fleurs que l'on veut conserver, en y ajoutant toujours autant de sable qu'il en faut pour maintenir les feuilles et les branches dans leur position naturelle, sans qu'elles se touchent, mais qu'elles soient partout entourées de sable. La caisse étant remplie, on la recouvre de son fond et on la place dans un endroit chaud, le four d'un boulanger par exemple. On l'y laisse séjourner pendant environ quarante-huit heures.

On retire ensuite tout doucement la coulisse, en laissant échapper le sable à travers le tamis ; si, dans les coins des feuilles, il s'était accroché quelques grains de sable, on parvient à les écarter en frappant avec précaution les parois de la caisse.

Les fleurs ont, de cette manière, conservé parfaitement leurs couleurs naturelles, tout en étant entièrement desséchées. Un peu d'expérience apprend bien vite à calculer le temps nécessaire à la dessiccation. Ces fleurs peuvent servir à la confection de bouquets qui peuvent être très recherchés pour la décoration des salons pendant l'hiver.

LE SECRET D'HORTENSE

(5)

Mathilde, aimante et bonne, possédait au plus haut point toutes les qualités qui constituent l'héroïsme ; son dévouement était si imprévu, si spontané, si naturel, qu'il échappait le plus souvent à l'observation et ne frappait que les âmes d'élite capables d'en comprendre toute la sublimité. L'aspect d'une misère ne la laissait jamais insensible ; pour soulager une souffrance elle donnait sans calculer tout l'argent qu'elle possédait mais elle évitait de nourrir sa pensée de scènes lugubres, de tableaux douloureux qui l'eussent déflorée prématurément, et jamais on ne la voyait plus follement gaie que, lorsque d'une main charitable et discrète, elle avait essuyé quelques larmes.

Son esprit fin et délicat jaillissait dans la conversation en piquantes saillies et en mots heureux ; aussi sa mère qui n'entreprenait rien sans consulter Hortense, se sentait-elle

cependant un penchant bien prononcé pour sa fille cadette.

Les personnes dont l'existence s'est flétrie au souffle du malheur, éprouvent en général le besoin de retremper leur âme à de suaves et joyeuses émanations. Hortense partageait les peines de madame Colombier et les adoucissait par sa tendresse filiale, ses soins touchants, sa docilité parfaite, mais Mathilde savait les lui faire momentanément oublier, c'est pourquoi la rieuse jeune fille fut longtemps l'objet d'une préférence involontaire.

Ce sentiment qui n'aurait su échapper aux regards perspicaces d'Hortense ne la rendit cependant pas jalouse; cette sainte fille en aima sa sœur davantage encore, et lorsque madame Colombier mourut, elle continua religieusement la tâche que sa mère n'avait pu achever.

Les deux orphelines étaient si parfaitement unies, que le bonheur aurait habité sous leur toit malgré la perte qu'elles avaient faite sans l'apparition d'Ernest Méry. Ce jeune homme, après avoir rencontré plusieurs fois mademoiselle Colombier dans le monde, subjugué par le charme irrésistible que possèdent les âmes d'élite, plus que par sa beauté même, la demanda en mariage, et obtint de Mathilde — avec le consentement de son tuteur — le doux titre de fiancé.

Hortense avait espéré jusques-là que son cœur resterait inaccessible aux passions de la jeunesse; mais elle fut bientôt convaincue du contraire. A son insu, contre sa volonté, un sentiment dominateur s'était emparé d'elle et avait justifié ces deux vers de Voltaire, tracés sur le socle d'une pendule représentant l'Amour :

Qui que tu sois, voici ton maître;
Il l'est, le fut, ou le doit être!

La pauvre fille, sans se plaindre jamais, souffrit ces douloureuses tortures qui lacèrent un cœur aimant et jaloux. Sans rien laisser percer du drame intime qui se jouait dans son âme, elle redoubla de soins et de tendresse pour la belle fiancée dont l'indicible bonheur faisait mieux ressortir encore le dédaigneux oubli et le triste abandon qui devaient être ici bas le partage de son aînée.

La révélation qu'avait faite à Mathilde la diseuse de bonne aventure, affecta douloureusement Hortense; elle sentait bien que l'attention de sa sœur une fois éveillée, il lui serait plus difficile de lui cacher son secret, et la crainte qu'elle le découvrit un jour la troublait au dernier point.

A côté de toutes ces appréhensions, Hortense était encore assaillie par une pensée profondément triste. Elle avait reçu des nouvelles indirectes de son père qui était passé en Amérique à la suite d'un duel sur le continent; ces nouvelles étaient mauvaises; on disait monsieur Colombier dans une si misérable position, que pour éviter à Mathilde un chagrin qui aurait empoisonné toutes ses joies, Hortense s'était réservé le secret du malheur de son père et les démarches nécessaires pour acquérir une certitude au sujet des renseignements qui lui avaient été transmis.

Toutes ces luttes intérieures imprimèrent à sa physionomie un cachet soucieux, et Mathilde se convainquit de plus en plus de la réalité d'un chagrin que sa sœur lui cachait.

Après des observations multipliées la jeune fille supposa qu'Ernest n'était pas étranger à ce mystère bien qu'il l'ignorât complètement. Elle remarqua le trouble, la pâleur d'Hortense lorsqu'il avait pour elle de délicates attentions, quand il lui parlait avec cette affectueuse sympathie dont il se plaisait à entourer d'avance celle qu'il avait hâte d'appeler sa sœur.

Bientôt Mathilde sonda toute l'étendue de ce malheur sans espoir; elle comprit les souffrances que devait causer à cette courageuse et dévouée sœur, le spectacle journalier du bonheur de sa rivale, et se promit, au risque d'empoisonner sa propre existence, de mettre fin à un si cruel supplice.

Un soir, profitant d'un malaise qui retenait Hortense dans sa chambre, Mathilde confia franchement à son fiancé l'obstacle qui les séparait.

— Je ne saurais aimer que vous, Ernest, lui dit-elle; je

vous garderai la foi que je vous ai jurée, mais je ne puis plonger plus longtemps dans le cœur de la malheureuse Hortense un poignard assassin. Vous sentez-vous le courage de me faire un grand sacrifice?

— Ma vie vous appartient, Mathilde, disposez-en selon les nobles aspirations de votre cœur; cependant il est un engagement que je ne puis prendre, c'est de ne pas vous aimer.

— Vous m'aimerez d'une affection toute fraternelle, je vivrai près de vous, je ne me marierai jamais; je vous consacrerai tout le temps dont je pourrai disposer, je serai une seconde mère pour vos enfants, Ernest; mais je vous en prie, au nom de votre mère que vous chérissez, faites le bonheur d'Hortense en l'épousant!

— Que me demandez-vous, Mathilde?... Vous voulez que je la trompe?...

(La suite au prochain numéro.)

Une femme se plaignant de son mari au pasteur de sa paroisse lui exposa longuement tous ses griefs. Le bon ecclésiastique, sans entrer dans les détails de scènes conjugales, l'exhorta et lui dit que les époux devaient se supporter mutuellement, à défaut de quoi point de paix dans le ménage; d'ailleurs, ajouta-t-il, ne savez-vous pas que *les deux ne seront qu'un*.

— Ah, monsieur le pasteur, reprit la plaignante, je voudrais que vous nous entendissiez, quand nous nous querellons mon homme et moi, vous croiriez que nous sommes vingt!

Dans une ville suisse où les deux communions sont établies, le curé disait au ministre réformé :

« J'ai à me plaindre de vous, monsieur !

— Et de quoi, je vous prie?

— Vous ne me saluez jamais quand je vous rencontre dans la rue.

— Mais, en le faisant, monsieur le curé, je vous désobéirais.

— Comment donc?

— En chaire et dans la conversation, n'avez-vous pas dit cent fois : « Hors de l'Eglise, point de salut ? »

Un mot d'Alphonse Karr :

On portait en terre un grand personnage. Le roi, qui de son vivant le tenait en très haute estime, s'était fait représenter au cortège... par une de ses voitures.

— Cela, dit Karr, me paraît tout juste aussi grotesque que si un homme — ayant perdu son ami et n'ayant pas de voiture — faisait porter ses souliers à la suite du convoi.

Une femme était citée, l'autre jour, devant le Tribunal de Police de Lausanne, pour vagabondage.

« Quels sont vos moyens d'existence, de quoi vivez-vous, lui demanda le président?

— Hélas, répondit l'accusée, de soupe et de pain, monsieur le président!

Pour la rédaction : L. MONNET.